

ET CE SONT LES CHATS
QUI TOMBÈRENT

DU MÊME AUTEUR

Tintin et le secret de la littérature, Hachette Litté-
ra-
tures, 2006.

TOM McCARTHY

ET CE SONT LES CHATS
QUI TOMBÈRENT

Traduit de l'anglais par Thierry Decottignies

HACHETTE
Littératures

Domaine dirigé par Michel Bulteau

Titre original :

Remainder

© Tom McCarthy, 2006.

Pour la traduction française :

© Hachette Littératures, 2007.

ISBN : 978-2-01237259-7

À mes parents

De l'accident lui-même je ne peux dire que très peu. Presque rien. S'y trouva mêlé quelque chose tombant du ciel. De la technologie. Des pièces, des fragments. C'est tout, vraiment : tout ce que je peux divulguer. Pas grand-chose, je sais.

Ce n'est pas que je veuille me montrer timide. C'est seulement que... eh bien, premièrement, je ne me souviens même pas de l'événement. Il y a un vide : une ardoise vierge, un trou noir. Me restent de vagues images, des impressions tronquées : d'être, ou d'avoir été – ou, plus précisément, d'être sur le point d'être – frappé ; d'une lumière bleue ; de balustrades ; de lumières de couleurs différentes ; d'être soutenu par une sorte de plateau ou de lit. Mais qui peut dire que ce sont là d'authentiques souvenirs ? Qui peut dire que mon esprit traumatisé ne les a pas tout bonnement inventés, ou tirés d'autre part, de quelque autre fente, et collés là afin de combler l'espace – le cratère – que l'impact de l'accident aura produit ? Les esprits sont chose versatile et rusée. De vrais arnaqueurs.

Et puis il y a la Condition. La Clause. Les termes de l'Arrangement établis entre mon avocat et les parties, institutions, organisations – appelons-les les *organismes* – responsables de ce qui m'est arrivé, m'interdisent de m'entretenir de quelque manière publique ou enregistrée que ce soit (je connais ce passage par cœur) de la nature et/ou des détails de l'incident, sous peine de devoir renoncer à toute réparation financière à moi octroyée, plus à tout le surplus dont celle-ci pourrait s'être accrue (un bon mot que celui-ci, « accrue ») alors qu'en ma possession – et de devoir renoncer très probablement, me dit mon avocat d'une voix solennelle, à bien d'autres choses encore. Bouclant la boucle, pour ainsi dire.

L'Arrangement. Ce mot : *Arrangement*. *Arrangement*. Tandis que je gisais sur le dos, abject, en traction et ligoté, avec toutes sortes de tubes et de câbles injectant dans mon corps telle chose et en aspirant telle autre, de métronomes électroniques et de soufflets accélérant ceci et ralentissant cela, leurs bips-bips et leurs ronflements jouant de mon corps, passant au travers de ma chair et de mes organes inutiles comme de l'eau de mer au travers d'une éponge – durant les mois que je passai à l'hôpital, ce mot s'implanta en moi et grandit. *Arrangement*. Il se glissa tel un ver dans mon coma : Greg m'en parla sans doute le jour où il vint voir, ahuri, ce que l'accident avait laissé. Tandis que le vide de l'oubli total s'étirait et se contractait en des scènes et des formes granuleuses dans ma tête inconsciente – principalement des stades de sport, des pistes de course et des terrains de cricket – au-dessus desquelles se faisait entendre la voix d'un commentateur m'invitant

à commenter avec lui, le mot entra dans le commentaire : nous débattions de l'Arrangement, bien qu'aucun de nous ne sût ce que celui-ci impliquait. Des semaines plus tard, après que j'eus émergé du coma, qu'on eut fini de me nourrir par perfusion pour me donner à manger des aliments en bouillie, je pensais à la partie centrale du mot, au *-ran-*, chaque fois que j'essayais de déglutir. Une chose est sûre : l'Arrangement m'étrangla avant de me bâillonner.

Plus tard encore, pendant les semaines que je passai assis dans mon lit, capable de penser et de parler mais pas encore de me souvenir de quoi que ce soit quant à moi-même, l'Arrangement était tenu devant moi comme un avenir assez solide pour contrebalancer mon absence de passé, un moment qui m'améliorerait, me rendrait entier, complet. Lorsque finalement presque tout mon passé me fut revenu, par étapes, comme les anciens épisodes de quelque feuilleton trivial, mais que je ne pouvais toujours pas marcher, les infirmières dirent que l'Arrangement me remettrait sur mes pieds. Marc Daubenay me rendait visite pour m'informer des progrès que nous faisons vers un Arrangement, cependant qu'assis et plâtré j'attendais de voir mes os s'arranger. Après son départ je me mettais à penser à des rangs – à la valeur de chaque carte et de chaque main au poker ou à je ne sais combien de points sur une même ligne dans un ouvrage de broderie, à des motifs, à des agencements. Je pensais à des arrangements scéniques au théâtre ; à des rangées d'habitations précaires formant des ensembles compacts dans les temps anciens, à des peuplades reculées, accroupies sous des cieus hostiles. Je pensais à des gens – à des

danseurs peut-être, ou à des soldats – attendant, accroupis en rangs lâches, le commencement de quelque événement.

Plus tard, bien plus tard, l'Arrangement passa. J'avais quitté l'hôpital depuis quatre mois, et, un mois auparavant, ma physiothérapie avait pris fin. Je vivais seul à la lisière de Brixton, dans un deux pièces. Je ne travaillais pas. La compagnie avec laquelle j'avais été jusqu'à l'accident, un groupe d'études de marché, avait dit qu'elle m'accorderait des congés maladie jusqu'au mois de mai. On était en avril. Je n'avais pas envie de retourner travailler. Je ne désirais rien faire. Je ne faisais rien. Je passais mes journées dans les activités les plus routinières : me lever et faire ma toilette, marcher jusqu'aux magasins et retourner chez moi, lire les journaux, rester assis dans mon appartement. Parfois je regardais la télévision, mais pas beaucoup ; même cela me semblait trop proactif. De temps en temps je prenais le métro jusqu'au cabinet de Marc Daubenay, à la station Angel. Mais le plus souvent je restais simplement assis chez moi, à ne rien faire. J'avais trente ans.

Le jour où l'Arrangement passa, j'avais cette fois quelque chose à faire : je devais me rendre à l'aéroport d'Heathrow afin d'y rencontrer une amie. Une vieille amie. Elle arrivait d'Afrique. J'étais sur le point de quitter mon appartement lorsque le téléphone sonna. C'était la secrétaire de Daubenay. Je décrochai l'appareil, et sa voix dit :

— Olanget et Daubenay. Bureau de Marc Daubenay. Je vous le passe.

— Pardon ? dis-je.

— Je vous le passe, répéta-t-elle.

Je me souviens avoir été pris de vertige. Les choses que je ne comprends pas me donnent le vertige. J'ai appris à faire les choses lentement depuis l'accident, en assimilant tous mes mouvements, chacune des parties de ce que je fais. Je n'ai pas choisi de faire les choses ainsi : c'est la seule manière dont je peux les faire. S'il y a un mot que je ne comprends pas, j'envoie un membre de mon personnel se renseigner. Ce jour d'avril où la secrétaire de Daubenay téléphona, je n'avais pas de personnel, et de toute façon il n'aurait été d'aucune aide dans le cas présent. Je ne savais pas qui était ce *le* qu'elle allait passer – Daubenay ou moi. Une distinction insignifiante, pourriez-vous dire, mais il reste que cette incertitude me donna le vertige. J'appuyai ma main contre le mur de mon salon.

La voix de Daubenay arriva sur la ligne après quelques secondes :

— Allô ? fit-elle.

— Allô, fis-je à mon tour.

— Il est passé, dit Daubenay.

— Oui, c'est moi, répondis-je. C'était votre secrétaire, à l'instant, qui nous *passait*. Maintenant c'est moi.

— Écoutez, dit Daubenay.

Il y avait de l'excitation dans sa voix ; il n'avait pas saisi ce que je venais de dire.

— Écoutez : ils ont capitulé.

— Qui ? demandai-je.

— Qui ? Eux ! L'autre partie. Ils ont cédé.

— Ah ! fis-je.

Je me tenais là, la main contre le mur. Le mur était jaune, je me souviens.

— Ils nous ont approchés, continua Daubenay, avec une proposition dont les termes sont très forts de chaque côté.

— Quels sont les termes ? demandai-je.

— Pour votre part, vous ne pouvez évoquer l'accident ni publiquement ni de manière enregistrée. En fait, vous devez oublier qu'il a jamais eu lieu.

— J'ai déjà oublié, dis-je. Je n'en ai jamais eu aucun souvenir.

C'était vrai, ainsi que je l'ai mentionné plus tôt. Mon dernier souvenir clair est d'être secoué par le vent une vingtaine de minutes avant d'être frappé.

— Ils se moquent de cela, dit Daubenay. Ce n'est pas ce qu'ils veulent dire. Ce qu'ils veulent dire est que vous devez accepter que, légalement, toutes les poursuites prendront fin.

J'y réfléchis quelques instants avant de comprendre.

Puis je lui demandai :

— Combien me payent-ils ?

— Huit millions et demi, dit Daubenay.

— De livres ? demandai-je.

— De livres, répéta Daubenay. Huit millions et demi de livres.

Il me fallut une seconde ou deux avant d'enregistrer combien d'argent cela représentait. Cela fait, je retirai ma main du mur et me retournai brusquement vers la fenêtre. Le mouvement fut si puissant qu'il entraîna le câble de téléphone avec lui et l'arracha du mur d'un coup sec. Toute la connexion sortit : le câble, le bout à tête plate que l'on branche et aussi le boîtier dans lequel on branche ce bout. Cela fit même sortir quelques-uns des câbles qui courent

derrière le mur, tout piquetés et mouchetés de petits morceaux de plâtre friables, rappelant la chair.

— Allô ? dis-je.

Ça n'allait pas : la liaison avait été coupée. Je me tins là un moment, je ne sais pas combien de temps, le combiné mort dans la main, à regarder ce que le mur avait déversé. Ça avait je ne sais quoi d'écœurant, comme quelque chose qui serait sorti de quelque chose.

Le coup de klaxon d'une voiture qui passait me fit me reprendre. Je quittai mon appartement et descendis en vitesse à une cabine téléphonique pour rappeler Marc Daubenay. La plus proche se trouvait juste au coin, sur Coldharbour Lane. En traversant ma rue et en descendant celle qui lui était perpendiculaire, je pensais à la somme : huit millions et demi. Je l'imaginai, me représentais sa forme. Le huit était parfait, net : une figure incurvée se retournant infiniment sur elle-même. Mais ensuite le demi. Pourquoi avaient-ils ajouté le demi ? C'était un tel désordre, ce demi : un fragment restant, un débris. Lorsque ma rotule se fut remise, après avoir été brisée dans l'accident, un tout petit éclat était resté détaché. Les médecins n'avaient pas réussi à le repêcher, et il continuait de flotter à côté de l'articulation, superflu, en surplus à ce qui était requis ; parfois il se coinçait entre la rotule et sa cavité et esquintait toute la jointure, la bloquant, enflammant nerfs et muscles. Je me souviens m'imaginant la fraction restante de la somme, le demi, tandis que je descendais la rue ce jour-là, l'imaginant comme l'éclat dans mon genou, et pensant, renfrogné : *Huit seulement aurait été préférable.*

En dehors de ça, je me sentais neutre. On m'avait dit que l'Arrangement me remettrait d'aplomb,

relancerait ma nouvelle vie, mais je ne me sentais pas fondamentalement différent d'avant le coup de téléphone de la secrétaire de Marc Daubenay. Je regardai le ciel autour de moi : il était neutre aussi – un jour de printemps neutre, ensoleillé mais pas radieux, ni froid ni chaud. Je passai devant ma Fiesta qui était garée au milieu de la rue et regardai son aile arrière gauche cabossée. Quelqu'un m'avait percuté à Peckham et était tout de suite reparti, un mois à peu près avant l'accident. J'avais prévu de la faire réparer, mais depuis mon départ de l'hôpital cela m'avait semblé inopportun, comme presque tout le reste, et par conséquent la carrosserie derrière la roue arrière gauche était restée cabossée et froissée.

Au bout de la rue perpendiculaire à la mienne je pris à droite et traversai. À côté de moi il y avait une maison sur laquelle, à peu près dix mois auparavant, et deux mois avant l'accident, la police avait fondu avec une équipe d'hommes armés. Ils étaient à la recherche de quelqu'un et avaient eu un tuyau, je suppose. Ils avaient assiégé cette maison, bouclant la rue de chaque côté pendant que des tireurs d'élite se tenaient, dans leur gilet pare-balles, derrière des fourgons et des lampadaires, leurs fusils pointés vers les fenêtres. C'est alors que je traversais cette largeur de rue dont ils avaient fait pour ce bref moment une zone tampon que je me rendis compte que je n'avais pas le numéro de Marc Daubenay sur moi.

Je m'arrêtai en plein milieu de la rue. Il n'y avait pas de circulation. Avant de retourner vers mon appartement afin d'aller y prendre le numéro je fis une pause, quelques instants, je ne sais pas combien de temps, et me tins dans ce qui avait été l'angle de

vision des tireurs d'élite. Je tournai les paumes de mes mains vers l'extérieur, fermai les yeux et pensai à ce souvenir de juste avant l'accident, d'être secoué par le vent. M'en souvenir envoya un fourmillement du haut de mes jambes à mes épaules et tout droit jusque dans mon cou. Cela ne dura qu'un instant – mais pendant cet instant je me sentis non neutre. Je me sentais différent, intense : intense et serein tout en même temps. Je me rappelle très bien me sentir ainsi : me tenir là, passif, avec mes paumes tournées vers l'extérieur, me sentant intense et serein.